This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

25

TAYLOR · INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II B. 513

[illegible]thèque [illegible] C[illegible]illy

par Laharpe V. Cat. Sol. 3186

MOLIÈRE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français, sur le nouveau Théâtre du Fauxbourg Saint-Germain, le 12 Avril 1782.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Difficile est propriè communia dicere. HOR.

Prix, 24 sols.

A PARIS,

De l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, rue de la Harpe, près Saint-Côme.

M. DCC. LXXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE,

(*Car il en faut toujours une.*)

ON ne ſera pas étonné ſans doute de voir une Comédie faite par une *Société de Gens de Lettres* : c'eſt ainſi que tout ſe fait aujourd'hui, même les Almanachs. Auſſi, pour n'être pas ſoupçonné d'avoir eu des ſecours de cette eſpèce, l'Auteur d'une des plus grandes entrepriſes qui ayent illuſtré ce ſiècle, l'Auteur de l'Ouvrage le plus répandu dans l'Europe, après l'Almanach de Liège; l'Auteur, en un mot, de l'Almanach des Muſes, a imprimé, en 1779, cette Note remarquable : « L'Almanach des Muſes a été *établi* » par M. Sautreau de Marſy, SEUL, en 1765.... Il » n'a *jamais* eu *d'aſſocié* pour ce Recueil. » L'on voit par cette Note combien M. Sautreau de Marſy craignait de partager les honneurs de ſon Almanach. On a ſu depuis, par *la renommée*, qu'il était encore chargé de la Littérature du Journal de Paris, poids immenſe de travail & de *gloire* fait pour cet infatigable Atlas; mais le porte-t-il SEUL, comme l'Almanach des Muſes ? C'eſt ce qu'on n'oſeroit pas aſſurer.

Pour *nous*, *nous* ſommes une Société; & quand même des gens malins voudraient faire croire que c'eſt encore une plaiſanterie, & que *nous* ſignifie ici,

comme ailleurs, M. N., M. N. ſerait encore autoriſé à parler au pluriel pour ne pas déroger à la dignité de l'uſage, qui a ſubſtitué le *nous*, comme plus modeſte, au *moi*, proſcrit par les Ecrivains de Port Royal.

Nous commencerons donc, ſuivant la coutume, par diſtribuer aux différens Membres de notre *Société* la portion d'éloges qui leur eſt dûë; mais quoiqu'il ſoit de règle, en ce cas, que chacun ſoit chargé de ſon article, attendu qu'on ſait toujours mieux que perſonne comment on veut être loué; cependant nous prendrons ſur nous de louer tout le monde, pour avoir plus tôt fait, & parce que le temps nous preſſe.

Nous reçonnaîtrons d'abord les obligations infinies que nous avons à M. N., qui a lu *notre* Pièce à la Comédie, comme s'il l'avait faite, & dont la verve comique, échauffée par le ſeul projet de la Scène de M. Claque, qui a été conçue devant lui, enfanta tout d'un coup ce vers heureux:

> Je gagnais en *Bravo* mes vingt écus par mois:

vers que nous adoptâmes ſur le champ avec le tranſport de la reconnaiſſance, vers qui ſuffirait pour l'immortaliſer, s'il n'était d'ailleurs connu dans le monde par ſon talent pour les Harangues & les *Complimens* d'une tournure nouvelle, & pour la *Pirouette à trois temps*.

Nous avons auſſi grandement profité des lumières

de M. N. dont la *modestie* nous défend de faire ici son panégyrique : ainsi, nous nous contenterons de dire qu'il a envoyé plusieurs fois au Journal de Paris des *gaîtés innocentes*, & fourni même plus d'un article au Nécrologe : ajoutez à tout cela qu'il sait d'Arithmétique tout ce qu'on en peut savoir; d'où l'on voit qu'il est incontestablement *un des plus beaux Génies du siècle*.

Mais, que dirons-nous de M[de]. N. qui nous a fourni cet heureux refrein que chante le Vaudeville en entrant sur la Scène : *Turelure lure, & flon flon flon, &c.* & qui de plus a fait deux copies de la Pièce avec une exactitude rare, &, ce qu'on aura peine à concevoir, sans manquer à l'orthographe, si ce n'est qu'il n'y avoit ni points ni virgules? Mais, disait M. N., c'était de peur qu'on ne l'accusât de *mettre les points sur les i*.

« Oh! pour le coup, voilà un Calembour. » Oui Messieurs; mais nous avons cru devoir le rapporter pour apprendre à l'Auteur des petites Affiches ce que c'est qu'un Calembour; car quoiqu'il ne soit pas du siécle de Molière, & qu'il soit bien de celui-ci, il a l'air d'ignorer, tout comme lui, ce qu'on appelle Calembours, puisqu'il prétend que nous en avons fait beaucoup, même de *fort mauvais*. La vérité est que nous n'en avons fait d'aucune espèce, & que si dans la Pièce imprimée, où l'on n'a pas retranché un vers, il peut nous montrer un seul endroit qui

ressemble, même de loin, à un jeu de mots, à une pointe, à un Calembour, nous consentons, pour notre pénitence, à lire tout un Chant de la Psyché de M. l'Abbé Au***, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à personne.

Non contents de nous accuser de Calembours, le même Auteur nous reproche d'être plus *Satyriques que gais*. Nous ne pouvons là-dessus répondre d'une manière aussi péremptoire que sur le fait des Calembours. Dieu nous préserve d'entreprendre de prouver que nous sommes *gais*: nous sommes même convaincus que si le Ciel nous avait fait cette grâce, notre *gaîté* n'égayerait jamais M. l'Abbé Au***; mais ce qu'il ne pourra pas nier, c'est que si l'ouvrage n'est pas *gai*, le Public qui en a ri, l'était beaucoup.

« Aussi pourquoi vous attaquer à leurs Hautes Puissances nos Seigneurs les Journalistes ? Ignorez-vous » qu'eux seuls distribuent les *succès*, les *réputations*, » les *Sceptres*, les *Couronnes*, & que rien de tout » cela n'existe que pour ceux qui veulent bien le » recevoir de leurs mains ?

Voilà ce que nous ont dit, par intérêt pour nous, d'honnêtes gens qui prétendent qu'il faut être actuellement un profond *Politique* en Littérature *pour aller au grand* : sur quoi nous avons répondu qu'à la vérité nous étions fort peu *Politiques*, & que nous irions où nous pourrions; mais qu'au reste

nous avions eu ſoin de ne pas envelopper tous les Journaliſtes dans un anathème qu'ils ne méritent pas tous ; qu'on pouvait s'en rapporter au Public & à leur conſcience qui les jugent avec une égale équité ; que ceux qui ont des lumières & de l'honnêteté ne nous accuſeront ſûrement pas de les avoir confondus avec ceux que nous avons placés ſur le Tribunal de l'Ignorance ; & qu'à l'égard de ces derniers, nous nous en ſoucions fort peu.

« Et la tirade du Journal de Paris ? »

C'eſt une pure plaiſanterie, une plaiſanterie même, à ce qu'il nous ſemble, aſſez douce, une *gaîté*, comme diſent ces Meſſieurs. Ce n'eſt pas que nous prétendions que nos *gaîtés* vaillent les leurs. Ils s'en ſont permis quelquefois d'un genre dont nous ne nous flattons pas d'approcher jamais ; ce qui n'empêche pas que nous ne rendions juſtice à leur feuille. Nous n'ignorons pas que des gens mal intentionnés voudraient inſinuer que ſon plus grand mérite eſt de paraître tous les jours ; mais ce qui prouve le contraire, c'eſt que les petites Affiches ont le même avantage, & que pourtant, en fait de *génie*, (car il faut toujours en revenir là) la Feuille de Paris eſt très-ſupérieure aux petites Affiches.

Nous pourrions nous étendre beaucoup davantage, mais nous voulons avoir le mérite de nous arrêter, même dans une Préface. Peut-être trouvera-t-on celle-ci déjà trop longue ; mais ſi l'on fait réflexion que les Préfaces

semblent n'avoir été inventées que pour donner aux Auteurs le plaisir de parler d'eux tout à leur aise, on concevra qu'il faut leur savoir gré de finir & encore plus d'abréger.

P. S. Bon ! voilà-t-il pas que notre ami, M. Misogramme, est venu se plaindre à nous, avec bien plus d'humeur, vraiment, qu'il n'en a dans sa Scène avec Molière ? On lui a fait voir un article du Mercure ou M. de C** parle de la Comédie nouvelle que l'on joue au Théâtre Français, à-peu-près du même ton que l'Auteur des Affiches. Cela ne fait rien à M. Misogramme ; mais ce qui l'a mis dans une vraie colère, c'est ce qu'on dit de lui particuliérement, que c'est *une espèce de Bourgeois Misantrope qui déclame contre ceux qui aiment, jugent & parlent des Spectacles.* « Oh ! pour » cela, (nous a-t-il dit) c'est une pure calomnie. » *Bourgeois*, passe, je n'ai pas la prétention d'être » plus que je ne suis ; mais *Misantrope*, il n'y a au » monde que M. de C** qui s'avise de m'en accuser. » Je ne vous sais point mauvais gré de m'avoir montré » sur la Scène tel que je suis, & de m'avoir fait dire » ce que je pense ; mais je ne puis pardonner à M. de » C** de me travestir si étrangement. Moi Misantrope ! Eh ! vous savez, Messieurs, que je suis le meil- » leur homme du monde. Je ne demande qu'à rire, à » dîner gaîment, à faire mon trictrac, à pouvoir parler » un peu d'affaires & de nouvelles, parce qu'enfin cela » m'intéresse. Je suis si loin d'être *Misantrope*, que je

» veux boire avec mes Paysans, avoir mes *Vassaux* pour » *amis*, & faire *un piquet* avec mon *Fermier*. Y » a-t-il dans tout cela le moindre trait qui ressemble » à la *Misantropie* ? Où a-t-il pris que je *déclame* » *contre ceux qui aiment les Spectacles* ? Je ne suis » point capable de cette sottise. J'aime les Spectacles » comme un autre, & j'y vais quand j'en ai le temps. » A l'égard de ceux qui en *parlent* & en *jugent* tout » de travers, j'ai pu en être excédé souvent, comme » je le suis de la manie épidémique d'écrire sans talent » & de décider de tout sans rien savoir. Voilà ce dont » je me suis plaint, &, je crois, avec quelque raison & » sans *déclamation*. Serait-ce donc une injure person-» nelle que j'aurais faite à M. de C**, sans m'en douter? » Est-ce que je sais moi s'il *juge* bien ou mal les Specta-» cles ? En quoi l'ai-je offensé ? Pourquoi, dit-il, que je » suis un *frondeur intolérant*? Je fais grand cas de la tolé-» rance; mais suis-je obligé de *tolérer* cette rage de l'esprit » qui est la maladie du jour ? Il se plaint que beaucoup *de* » *gens lui ont fermé leur porte par amour propre*, » *lorsqu'ils devaient la lui ouvrir par reconnoissance*. » Cela ne peut pas me regarder, puisque je ne le » connais pas, & je ne puis avoir avec lui ni *amour* » *propre ni reconnoissance*, puisque je ne l'avais ja-» mais lû ; mais un de mes amis qui l'a lû pour » son malheur, m'a chargé de vous remettre cette » Lettre, & vous prie de la rendre publique. Il y » examine la manière de juger & d'écrire de M. de

» C*** je ne m'en mêle point ; mais je crois qu'on » peut lui dire son avis, puisqu'il aime tant à dire » le sien ».

Là-dessus M. Misogramme nous a remis la Lettre suivante, que nous croyons devoir publier, parce qu'elle peut faire connaître dans quelle classe de Journalistes M. de C*** doit-être placé.

LETTRE D'UN AMATEUR DU SPECTACLE, *A M* ***.

TOUT Paris s'obstine, Monsieur, à vous attribuer la Pièce nouvelle : c'est un cadre où vous avez fait entrer une partie des travers & des ridicules du jour. On ne peut nier que nous n'ayons besoin d'une censure de cette espèce, & je vous exhorte, au nom du Public, qui vous applaudit de si bon cœur, à la continuer. En même temps je suis chargé par beaucoup d'honnêtes-gens, Amateurs du Théâtre comme moi, de vous demander justice d'un homme qui prétend bien la faire de tout le monde, & qui depuis le Pancrace de Molière, est bien le Juge le plus risible qui se soit avisé de régenter les Arts & les Artistes. Cet homme (pour me servir de vos expressions)

> Qui prononçant en Maître écrit en Écolier,

qui se donne le titre d'homme de Lettres, quoiqu'il ne sache pas même écrire une phrase en Français, est M. de C***, chargé, l'on ne sait pourquoi, de l'article des Spectacles, dans le Mercure de France. Soyez sûr, Monsieur, qu'il y a long-temps que la manière étrange dont il le rédige aurait été déférée au Public, si l'on ne s'en fut abstenu par égard pour des gens de mérite qui travaillent à ce Journal, & qui

en vérité ne devraient pas avoir M. de C*** pour Associé. Je sais qu'eux-mêmes en sont bien souvent embarassés & confus, & qu'ils sentent combien il est triste qu'un article susceptible d'être si agréable & si intéressant, ne soit curieux que par l'excès du ridicule. En effet, Monsieur, si vous y jetez quelquefois les yeux, n'êtes vous pas frappé de ce ton si plaisamment emphatique, de cet air d'importance dont M. de C*** parle de sa *mission*, des *devoirs que lui impose la place qui lui est confiée*, de son *emploi*, de son *fardeau*, de son *courage*, qui sans doute n'est pas celui dont il parle ailleurs, lorsqu'il dit en propres termes, *le courage que donne la malignité*? lisez, si vous le pouvez, sa conversation avec une Mde. Cloé qu'il introduit sur la scène, & vous aurez peine à comprendre qu'on parle ainsi de soi-même; vous le verrez se donner le titre d'*Aristarque*, se plaindre qu'un homme qui rend compte à souper d'une pièce nouvelle, *s'empare effrontément de son esprit*, de *l'esprit* de M. de C***; vous verrez que là-dessus Mde. Cloé *lui serre la main*; vous le verrez *s'étonner* qu'on ait *la fureur de juger les Juges*, & ces *Juges*, c'est M. de C*** *chez qui l'on est trop heureux de prendre un avis*, *une manière de penser*, & qui s'indigne *que les pauvres ayent le droit d'insulter ceux qui leur font l'aumône*.

Quelque *pauvre* que je sois en ce genre; je vous assure, Monsieur, que je n'ai jamais eu recours aux *aumônes* de M. de C***, & que ne faisant point

usage de ses richesses, j'ai le droit de les évaluer ; ou plutôt c'est vous-même que je veux en faire Juge. Je crois bien que vous les appréciez d'avance sur ce que je viens de vous citer. Il y a un oubli de toutes les convenances qui ne peut jamais appartenir à un esprit éclairé. Aussi ce grand Arbitre du Théâtre, qui se croit appellé de toute éternité *à la défense de l'Art Dramatique*, n'a-t-il jamais la mesure juste de l'éloge ni de la critique. Il parle des Actrices avec une dureté indécente, des plus grands talents avec une morgue magistrale : il vous dira que le Kain donnait au rôle de Nicomède *une couleur de persiflage & un ton de mystification* ; qu'il excitait ce rire que la Comédie seule doit faire *éclore* ; vous voyez qu'il s'exprime comme il juge. Quoiqu'il ait passé sa vie à suivre les Spectacles & à lire tous les Répertoires & tous les Dictionnaires Dramatiques, quoique ce soit-là, comme il le dit lui-même, l'objet de toutes *ses études*, vous ne trouverez pas dans ses articles une seule pièce bien analysée, & tout son mérite se réduit à quelques observations très-communes sur le jeu des Acteurs, observations qu'il ne sait pas même énoncer dans les termes de l'Art. Vous trouverez un *débit mal attaché*, un *point d'illusion* ; ailleurs c'est une Actrice qui ressemble à une femme *persécutée par des convulsions intérieures. L'intérêt de son jeu, de l'effet, de l'expression & de son organe, l'invite*, &c. *L'intérêt de l'effet* ! Puis demandez au Critique, dans quel sens il a mis ce mot, *l'intérêt de*

» *réduit public situé au sein* de la Capitale, où se rassem-
» blent ordinairement nos Oisifs, nos Nouvellistes &
» les *Juges modernes* de nos Arts. » Ce début n'est-il pas bien du ton d'un Conte? Et remarquez *ces Juges modernes*; n'est-il pas merveilleux que les Juges anciens n'y soient pas? « Je *tournai mes pas* vers ce réduit. » Un Héros de Tragédie s'exprimerait-il plus noblement; & peut-on donner une plus grande idée de M. de C* * * *tournant ses pas* vers le caveau?

En voilà, bien assez, Monsieur; car après vous avoir fait rire, je craindrais de vous ennuyer, & c'est l'effet que produisent sur les *bons esprits*, les articles de M. de C* * *. Vous me direz que bien d'autres écrivent & jugent dans le même goût; mais c'est aussi par cette raison que le Public perd quelquefois patience, & un Écrivain de cette espèce nuit enfin au Journal le plus estimable.

Je suis, &c.

MOLIERE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

APOLLON.

MELPOMÈNE.

THALIE.

MOLIÈRE.

M. BAPTISTE, *ancien Garçon de Café & Poëte.*

M. MISOGRAMME, *Négociant.*

LE VAUDEVILLE.

LA MUSE DU DRAME.

MUSES, &c.

La Scène est sur le Théâtre de la Comédie Françaiſe.

MOLIÈRE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELPOMÈNE, THALIE, MOLIÈRE.

THALIE.

Oui, Melpomène & moi, qu'un même ſoin raſſemble,
Nous venons en ces lieux pour y régner enſemble.

MELPOMÈNE.

Nous venons toutes deux, célébrant ce grand jour,
Inſtaller nos Sujets dans leur nouveau ſéjour.

THALIE.

Mais quelle faveur ſingulière
Me fait trouver ici Molière ?
Quel ſurcroît de bonheur !

MOLIÈRE.

Quoi donc ? Souffririez-vous
Qu'on m'eût voulu priver d'un ſpectacle ſi doux ?
Apollon m'a permis de partager la fête ;
Je viens pour en jouir : c'eſt pour moi qu'on l'apprête.
Vos Élèves chéris ſont mes enfans, à moi ;
Je ſuis leur Fondateur, leur Père.
Avant de s'appeler *Comédiens du Roi*,
Ils ont été long-temps *la Troupe de Molière.*
Je m'en ſouviens toujours, & ce titre, à leurs yeux,
J'aime à le croire au moins, eſt encor précieux.

MELPOMÈNE.

Ah ! je vous ſuis garant de leur reconnaiſſance :
Votre nom, l'honneur de la France,
Eſt à jamais ſacré pour eux.
Ils ont, comme un riche héritage,
Gardé jusqu'au Fauteuil où vous étiez aſſis ;
Contre le temps & ſon outrage,
Ils en défendent les débris.

MOLIÈRE.

M'apprenant leurs bontés, vous y joignez les vôtres ;
Et de leur ſouvenir ce gage convaincant....

THALIE.

Mais vraiment, ce Fauteuil en vaut bien quelques autres;
C'est dommage qu'il soit vacant.
La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire;
Mais depuis bien long-temps, & c'est mon désespoir,
Je n'y vois personne s'asseoir
Que *le Malade imaginaire*.

MELPOMÈNE.

C'est qu'il est des talens qu'on ne remplace pas.

MOLIÈRE.

Je suis flatté que Melpomène
Fasse des miens autant de cas.
Par votre sœur Thalie amené sur la Scène....

MELPOMÈNE.

Serait-elle la seule à vous apprécier?
J'en suis digne peut-être, & je dois dire encore
Que, même sans parler de votre art que j'honore,
J'ai plus d'une raison de vous remercier.
Je sais qu'autrefois le premier,
Molière encouragea les essais de Racine;
Que, démêlant dès l'origine
Tout ce qui parut fait pour acquérir un nom,
Sur la Scène, à douze ans, il fit monter Baron.

MOLIÈRE.

J'aimai tous les talens avec idolâtrie,
Il est vrai, j'ose m'en vanter,

Et c'est sur-tout par-là que je crois mériter
Que ma mémoire soit chérie.
Tous mes Camarades jadis
Pour moi furent autant d'amis.
Tout nous était commun, travaux, plaisir & gloire;
De tous leurs intérêts j'étais le défenseur,
Auprès de ce grand Roi, qu'au sein de la victoire
Amusait de nos jeux la paisible douceur.

MELPOMÈNE.

Eh bien, un jeune Roi, son digne successeur,
Que l'Europe révère, & que son Peuple adore,
A fait plus aujourd'hui pour nos arts qu'il honore.
Vous-même l'avez vu ce temps,
Où nos Suppôts, jouets de mille changemens,
N'obtenaient qu'avec peine un asyle précaire,
Y transportaient leur Troupe errante & tributaire;
De la ville aux fauxbourgs, de quartiers en quartiers,
Promenaient tout-à-tour leur Scène & leurs foyers.
Même, lorsque l'on crut leur demeure fixée,
Combien elle était loin d'être digne de nous!
Tandis qu'avec éclat notre gloire annoncée
Retentissait au loin chez des peuples jaloux,
Que des Racines, des Corneilles,
Ils venaient admirer les nombreuses merveilles,
On les représentait en de tristes réduits
Incommodes, étroits, bizarrement construits,
Qui semblaient obscurcir de leur ignominie

Les chef-d'œuvres créés par les mains du génie.
Des Étrangers encor les exemples perdus,
Étaient même à la France un reproche de plus.
Long-temps, à cette informe & barbare structure,
Ils opposaient l'orgueil de leur architecture.
Je voyais à regret ce luxe triomphant,
Ailleurs orner en vain mon art encore enfant,
L'Italie insulter, dans sa fière opulence,
Des Théâtres Français la grossière indigence.
Louis enfin, Louis, portant de toutes parts
Ce coup-d'œil qui console & ranime les arts,
Venge de cet affront Melpomène & la France;
Ce Palais est un don de sa magnificence.
De mon nouveau séjour je puis m'enorgueillir.
Ces lieux, que tant de mains ont tâché d'embellir,
Sont eux-même un Spectacle; ils offrent à la vûe
Des contours spacieux l'élégance étendue.
Le talent y peut prendre un vol moins limité,
La Scène, plus de pompe & plus de majesté.
Je crois revivre enfin, tout change, & Melpomène
Pourra renouveler les prodiges d'Athène.

THALIE.

Ce bel enthousiasme est fort dans votre goût;
Je reconnais-là votre style.
Thalie est à loger un peu moins difficile;
Elle sait, il est vrai, s'accommoder de tout;
Et pourvu que l'on rie, elle est fort bien par-tout.

Mais votre joie ici doit être partagée :

(En lui faisant la révérence.)

Je vous fais compliment d'être si bien logée ;

Je dois vous avouer pourtant

Qu'il me reste une inquiétude.

Ce Théâtre pompeux, ce Palais éclatant,

S'il n'attire un concours & nombreux & constant,

N'est qu'une belle solitude.

Il faut de Spectateurs l'orner incessamment,

Et le Public en est le premier ornement.

MOLIÈRE.

Eh bien ! d'où vous vient cette crainte ?

Aux plus purs des plaisirs que l'esprit peut goûter ;

Vous avez toutes deux consacré cette enceinte ;

Croyez-vous que jamais on puisse la quitter ?

THALIE.

Eh ! eh !

MOLIÈRE.

J'ai même entendu dire

Que le goût du Spectacle est répandu par-tout.

MELPOMÈNE.

Savoir quel Spectacle & quel goût.

THALIE.

La mode sur ce Peuple exerce un grand empire :

Il court facilement à des plaisirs nouveaux.

Je vous confie ici notre commune peine :
Nous avons de puissans rivaux,
Et dût rougir encor la fière Melpomène,
Ils sont fêtés de toutes parts.

MOLIÈRE.

Quels sont-ils, s'il vous plaît ?

THALIE.

La Foire & les Remparts.

MOLIÈRE.

Je m'en étonne moins que vous ne pourriez croire.
J'ai combattu jadis les tréteaux de la Foire,
Et jusqu'à *Sganarelle* il fallut m'abaisser.
Mais, après tout, pour votre gloire,
C'est un moment d'éclipse, & cela doit passer.

THALIE.

Long-temps cette éclipse-là dure ;
Mon cher Molière, je vous jure
Qu'elle n'est pas prête à cesser.

MOLIÈRE.

La raison cependant....

THALIE.

Oh ! la mode est plus forte.

MOLIÈRE.

Le Théâtre Français....

Air

THALIE.

Le Boulevard l'emporte.

MOLIÈRE.

Oui, pour le peuple.

THALIE.

Non! hommes de tous les rangs,
Et la Ville & la Cour, les petits & les grands,
Tout y court : autrefois la bonne compagnie,
Donnant & l'exemple & le ton,
Entraîna par degrés toute la Nation
Vers le Spectacle du génie;
Mais chacun a son tour, & le peuple aujourd'hui
Rend les honnêtes gens aussi peuple que lui.

MELPOMÈNE.

Ma sœur, en vérité, je souffre à vous entendre.

THALIE.

Je sens qu'à cet aveu vous craignez de descendre.
Moi, j'ai le cœur moins haut & l'esprit ingénu.
Oui, sur la Scène en vain votre mérite brille.
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses Héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*.

MELPOMÈNE, *à Molière.*

Vous n'aviez pas prévu du moins que le vertige

Allât à cet excès; & ce qui plus m'afflige,
C'est que tout se ressent de la contagion.
Parmi tant de délire & de corruption,
Comment faire goûter à la foule égarée
Les attraits délicats d'une scène épurée ?
De cette absurde école où l'on va se gâter,
Qu'est-ce que la jeunesse enfin peut rapporter ?
De grossiers jeux de mots, de plates parodies.
De là des ames engourdies,
Des cœurs froids & flétris, des esprits dégoûtés :
Ils ne sont plus émus, s'ils ne sont tourmentés.
Il faut & des horreurs & des atrocités,
Des monstres, en un mot, au lieu de Tragédies....

THALIE.

Et des farces, ma sœur, au lieu de Comédies.

MOLIÈRE.

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu.
Je conçois cependant par un si triste aveu,
Que la satiété qui naît de l'abondance,
De vos arts épuisés affaiblit la puissance.
Ces arts, ainsi que l'homme, à la longue altérés,
Des âges différens parcourent les degrés.
Ils ont tout comme lui l'éclat de la jeunesse,
Et la maturité qui mène à la vieillesse.
Mais, ce que n'a point l'homme, on peut les rajeunir.
Conservez cet espoir : il doit vous soutenir.
Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,

Croyez, en bien, en mal, tout changement possible.
Songez donc que bientôt deux siècles écoulés,
Tenant les nations à sa gloire attentives,
En tout genre d'écrire ont rempli ses archives
De chef-d'œuvres accumulés.
Sans doute à satisfaire il devient difficile:
C'est un riche rassasié,
Au sein de l'opulence inquiet & mobile;
De ses propres trésors quelquefois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisies,
On cherche les Laïs après les Aspasies,
Et de la nouveauté l'invincible desir,
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.
C'est ainsi, croyez-moi, que la nature est faite.
Comptez sur le Français: je connais bien ses mœurs;
Il quitte la Déesse & court à la grisette;
Mais la Déesse enfin ne perd point ses honneurs,
Et pour les assurer, il suffit de l'exemple
D'un Roi qui veut sur elle épancher ses faveurs,
Qui, lui donnant un nouveau Temple,
Lui rendra ses adorateurs.

MELPOMÈNE.

J'embrasse cet heureux présage,
Et je veux à tous mes suivans
Inspirer, si je puis, ces doux pressentimens;
Faits pour ranimer leur courage.
à Thalie.
Il faut les assembler pour la solemnité

Qui doit nous préparer un retour ſi proſpère :
Je vais remplir ce ſoin dont mon cœur eſt flatté,
Et je vous laiſſe avec Molière.

SCÈNE II.

THALIE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

EH bien, Muſe, à ce qu'il paraît
Vos beaux jours ſont ſuivis de quelque décadence ;
Et vous concevez bien que j'y prends intérêt.
Je ne ſaurais voir ſans regret
S'avilir les beaux-arts dont s'honorait la France.
Dites-moi, le faux goût a donc tout corrompu ?
Contre lui dans mon temps j'ai fait ce que j'ai pu :
Eh, quoi ! n'en fait-on plus juſtice ?
J'en ſerais étonné : le Parnaſſe, a dit-on,
Cent Juges au lieu d'un, tous en titre d'office,
Qui chaque jour donnent le ton,
Régens impérieux de la Littérature :
Jamais les Écrivains, à ce que l'on m'aſſure,
N'ont été ſurveillés par de plus fiers Cenſeurs :
Les Lettres n'ont jamais eu tant de Profeſſeurs,
Levant inceſſamment leurs ferrules rigides :
Comment peut-on broncher ſous l'œil de tant de guides ?
Tous ces Ariſtarques nouveaux....

THALIE.

Eh ! que dites-vous là ? C'est un de nos fléaux.
L'amour-propre & la faim, l'envie & l'impuissance,
Ont sur un tribunal élevé l'ignorance,
Et l'esprit de parti s'en est fait le soutien ;
Sur les arts dégradés il prétend qu'elle règne ;
Depuis que chacun les enseigne,
Personne n'y connaît plus rien.
Le dernier des grimauds, échappé du Collège,
S'arroge de juger l'orgueilleux privilège,
Et prononçant en maître, écrit en écolier.
L'appât du gain encore invite à ce métier,
Et le talent au moins, pour dernière victoire
Force ses ennemis à vivre de sa gloire.
Le nombre par malheur quelquefois leur fait tort ;
Chacun d'eux se cantonne ainsi que dans un fort.
Là, comme l'Artisan au bord de sa boutique
D'une voix empressée appelle la pratique,
Comme le Charlatan vante sur ses tréteaux
Le baume merveilleux qui guérit tout les maux :
Messieurs, je suis le seul... Messieurs, je suis l'unique...
Oui, le seul infaillible.... & le seul véridique....
Mes avis seuls sont bons.....les miens sont approuvés......
Croyez, Messieurs, croyez, & sur-tout souscrivez.
Voilà, pour la plupart, quel est leur protocole :
Le Public a par fois déserté leur école ;
Et de ces petits arsenaux,
Qui tonnent à grand bruit sur la double colline,

Il en eſt qui, malgré leur foudre & leurs travaux,
Ont capitulé par famine.

MOLIÈRE.

Je comprends qu'en effet l'on doit être un peu las
De ces ſatyriques fatras,
De ces inſipides brochures.
Mais dans la foule au moins eſt-ce qu'il n'en eſt pas
Qui ſavent critiquer ſans fiel & ſans injures?

THALIE.

Oui, mais la raiſon ſeule a de faibles appas;
Auſſi d'autres ont eu l'adreſſe,
Pour piquer du Public la curioſité,
Et ſa dédaigneuſe pareſſe,
De recourir du moins à la variété,
A mille objets de toute eſpèce.

MOLIÈRE.

Mais de mon temps, déjà l'on s'était aviſé
D'une ſemblable bigarrure.
Je m'en ſouviens, & De Viſé.....

THALIE.

Vous voulez dire le Mercure.
C'eſt bien autre choſe aujourd'hui.
Pour ſauver aux lecteurs la fatigue & l'ennui
Que l'on peut avoir à s'inſtruire,
A la forme d'extraits on a ſu tout réduire.

D'une telle méthode on fait un très-grand cas.
L'eſprit eſt aujourd'hui par ordre alphabétique.
    Dictionnaires, Almanachs,
Voilà tout ce qu'on lit ; mais un chef-d'œuvre unique
    En fait d'abrégé, c'eſt, ma foi,
    La Feuille de Paris : pour moi,
J'en conviendrai, je l'aime à la folie.
Vous ſavez qu'une Thèſe, illuſtre en Italie,
Dans ſon titre annonçait *tout ce qu'on peut ſavoir* ; *
Cette Thèſe eſt la Feuille, & vous y pouvez voir,
Et voir tous les matins, les morts, les mariages,
L'hiſtoire du moment, les ſpectacles du ſoir,
Les leçons de Phyſique, & le prix des fourages,
    Et des livres & des fromages,
Le temps qu'il fit la veille, un poëme nouveau,
    Les querelles ſur la Muſique,
    Et la réponſe & la réplique,
    Et la ſéance Académique,
    Et puis le combat du taureau,
    La Satyre & l'Épithalame,
Un trait de bienfaiſance auprès d'une épigramme,
Et le cours des effets, & la chûte d'un drame.
Le change, le marché, la couliſſe, les Arts,
Scellés, mutations, domiciles, remparts,
Les Sciences, les Prix, les vents & les orages,
Le beurre & les œufs frais, le tout en quatre pages.

---

* La Thèſe de Pic de la Mirandole : *De omni Scibili.*

MOLIÈRE.

Quelle Encyclopédie, ô Ciel! qu'un tel Journal!
Et c'est tous les matins une besogne prête?

THALIE.

C'est, après l'Almanach Royal,
L'ouvrage qui demande une plus forte tête.

MOLIÈRE.

Vous vous égayez, Muse, & votre esprit malin
A railler est toujours enclin.
Le rire vous va bien: il sied à votre mine.
Entre nous, ne pourriez-vous pas
Aux Auteurs que l'on voit courtiser vos appas,
Inspirer plus souvent votre gaité badine?
Ils ont tous de l'esprit, & beaucoup, vos Auteurs;
Mais je vous l'avouerai, je les trouve un peu tristes.
Chez les morts, tout comme ailleurs,
Nous avons nos Nouvellistes,
Ils s'amusent à m'apporter
De temps en temps des Comédies,
Que l'on dit même être applaudies;
Et c'est apparemment pour m'impatienter;
Car cent fois un jour, je souffre le martyre
A pouvoir deviner ce qu'on a voulu dire.
De Pascal & de Despréaux
Il faut bien que la langue enfin soit surannée;
Ce siècle étrangement l'a perfectionnée.

TAYLOR OXFORD

Ce sont des tournures, des mots,
Mais des mots!... je serais cent ans à les comprendre,
Et je ne sais où diable ils ont été les prendre.
Ils rebattent toujours certains termes abstraits,
Qu'ils combinent entre-eux d'une manière étrange,
Monotone assemblage, & ténébreux mélange,
Dont on ne les tire jamais:
C'est le *cœur & l'esprit, l'ame & le caractère,*
La nature, l'honneur, le devoir, le mystère....:
C'est un dialogue coupé,
Haché, brisé, heurté, qui fatigue & qui tue;
La phrase à tout moment demeure suspendue,
Et le sens reste enveloppé,
Si tant est qu'il existe... ils affectent sans cesse
Un style d'ironie, équivoque entretien,
Où l'Auteur entend bien finesse,
Mais où le Lecteur n'entend rien:
C'est ce qu'ils ont nommé, je crois, du *persiflage.*
Ce genre de gaité n'est pas à mon usage,
Je l'avouerai sans peine, & j'en suis consolé;
Mais lorsqu'en les lisant j'ai le cerveau troublé
De cet entortillage où leur esprit s'occupe,
Je me tiens pour bien *persiflé,*
Et je sens à l'ennui dont je suis accablé,
Que c'est moi qu'on a pris pour dupe.

THALIE.

Moi, je voudrais vous divertir.
Demeurez en ces lieux: vous y verrez venir

Les

Les curieux que ce jour nous attire:
Cela pourra vous faire rire.
C'eſt un emploi tout fait pour un obſervateur.
La Renommée, ici, par mon ordre publie
Les Audiences de Thalie :
Je vous fais mon introducteur,
Mon ſubſtitut.

MOLIÈRE.

Ce titre eſt pour moi trop flatteur.

THALIE.

Qui le mérite mieux? Adieu; je me retire,
Et pour parler comme ma ſœur,
Je vais donner une heure au ſoin de mon Empire. *

SCÈNE III.

MOLIÈRE, *ſeul.*

Que l'audience au moins n'aille pas m'ennuyer
Ou bientôt je la congédie.
C'eſt un fardeau trop lourd, s'il faut qu'ici j'eſſuye
Tous les originaux qui peuplent le foyer.

* Vers de Zaïre.

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, M. BAPTISTE.

M. BAPTISTE.

Si vous êtes Monsieur, un suppôt de Thalie....

MOLIÈRE.

Tout prêt à vous servir.

M. BAPTISTE.

Je viens à son Bureau
Offrir un ouvrage nouveau.
Pourrai-je me flatter que votre voix l'appuie?
J'ai fait pour aborder des efforts superflus.
La foule des Auteurs inscrits pour être lus
Me force à renfermer (& c'est un long supplice!)
Les timides essais d'une muse novice.
Pour les talens naissans on a bien peu d'égard.

MOLIÈRE.

A votre air, j'aurais cru votre muse un peu mûre.

M. BAPTISTE.

Elle a pris son essor, je l'avoue, un peu tard,
Mais sans les délais que j'endure,
On aurait de moi, je vous jure,
Vû plus d'une production.

De cet instant heureux mes vœux hâtent l'approche,
Et j'ai depuis long-temps ma réputation,
Comme bien d'autres, dans ma poche.

MOLIÈRE.

Peut-être le plus sûr serait de l'y garder.
Vous savez trop, Monsieur, ce qu'on peut hasarder.
Le Public fut toujours un redoutable Maître.

M. BAPTISTE.

A qui le dites-vous ? Qui le peut mieux connoître ?
Quelqu'un a-t-il vû de plus près
Les révolutions du Théâtre Français ?
Et quelqu'un mieux que moi, peut-il savoir l'histoire
Des Pièces, des débuts, des chûtes, des succès ?
J'eus l'oreille toujours voisine des sifflets;
C'est de-là qu'est venu mon amour pour la gloire.
Oui, Monsieur, le métier que j'ai fait dans Paris,
M'a fait passer ma vie avec les beaux-esprits.

MOLIÈRE.

Quel étoit donc votre état, je vous prie ?

M. BAPTISTE.

Je fus dans un café plus de vingt ans garçon;
Chez Procope d'abord, & puis chez Dubuisson;
Tout vis-à-vis la Comédie.
C'étoit-là que venaient Poëtes à foison.
Je ne sais si l'instinct agissait par avance,
Mais j'eus toujours pour eux beaucoup de bienveillance;

C'était moi qui servais le Café de Piron.
Il était jovial. Je l'aimais: son génie
Avait des momens fort heureux.

MOLIÈRE.

Par exemple, celui de la *Métromanie*.

M. BAPTISTE.

De ce genre il n'en eut pas deux.

MOLIÈRE.

Oui; mais c'est beaucoup d'un, & je vous le souhaite.

M. BAPTISTE.

En économisant mon profit journalier,
Revendant des billets dont j'étais le courtier,
Donnant à lire aussi les Feuilles, la Gazette,
Je gagnai de quoi faire une honnête retraite.

MOLIÈRE.

Vous aimiez tant votre métier:
Comment d'y renoncer eûtes-vous le courage?

M. BAPTISTE.

Ah! les Comédiens quittèrent le quartier,
Et bientôt le Café n'eut plus d'Aréopage.
J'en ai gémi long-temps: enfin dans mon dépit,
Accoutumé de vivre avec des gens d'esprit,
Et déjà de leur art ayant quelqu'habitude,
J'ai su mettre à profit mon temps, ma solitude...
Je suis moi même Auteur... Un Poëte indigent,

A qui dans le besoin j'ai prêté de l'argent,
En mourant m'a fait légataire
De certain manuscrit, dont je suis, à bon droit,
Devenu le propriétaire :
C'est une Comédie ; il n'est pas un endroit
Qui ne soit travaillé de nouveau : d'où l'on voit
Que le tout m'appartient.

MOLIÈRE.

Oh! je le crois bien vôtre.

M. BAPTISTE.

L'Acte avait des beautés, & lorsqu'il fut joué,
On n'en siffla que la moitié.

MOLIÈRE.

Le reste était meilleur?

M. BAPTISTE.

On ne joua pas l'autre.
Mais comme je vous dis, l'ouvrage est tout nouveau.
Voyez : c'est...

(*Il montre à Molière le titre du Manuscrit.*)

MOLIÈRE, *lisant.*

Le Souper.

M. BAPTISTE.

C'est un cadre fort beau,
Et tout y peut entrer, je pense.
Je vous dirai bien plus ; mais avec confidence : *

---

* Vers de Polieucte.

Je me suis avisé d'un touringénieux.
De vingt pièces jadis tombées,
Et qui n'existent plus que chez les curieux ;
J'ai pris les vers les plus heureux,
Et de ces beautés dérobées,
J'ai fait un tout miraculeux.

MOLIÈRE.

Comment ! vous êtes plagiaire !
Mais cela n'est pas bien.

M. BAPTISTE.

Oh ! j'ai plus d'un confrère ;
Et puis, qui le saura ?.... L'écrit le plus mauvais
A presque toujours quelques traits :
Et les rendre publics serait-ce un tort extrême ?

MOLIÈRE.

Il faudrait commencer par être en fond soi-même.
Je sais qu'il est d'heureux larcins
Qu'on pardonne aux bons Écrivains ;
Mais sur ce titre seul l'indulgence se fonde ;
Pour oser autant qu'eux, il faut les égaler.
Le Parnasse est comme le monde ;
On n'y permet qu'aux riches de voler.
D'ailleurs, comment faire un ensemble
De ces lambeaux épars qu'au hasard on assemble ?

M. BAPTISTE.

Bon ! leur place est par-tout : ce sont de ces morceaux

Toujours vieux & toujours nouveaux,
De ces paquets de vers où l'Acteur se déploie,
Que des bords du Théâtre au Parterre on envoie.
Bien ou mal amenés, ils font des brouhahas....
Mais ce qui m'appartient, ce qui vaut mieux encore,
Et que dans mon ouvrage on trouve à chaque pas,
C'est un genre d'esprit qu'aujourd'hui l'on adore,
Et dont, pour moi, je fais grand cas:
Les Calembours.

MOLIÈRE.

Quel mot est cela?

M. BAPTISTE.

Quoi!....

MOLIÈRE.

J'ignore
Ce que c'est.

M. BAPTISTE.

Se peut-il? Vous ne connaissez pas
Les Calembours?

MOLIÈRE.

Moi! non.

M. BAPTISTE.

Eh! mais tout en abonde.
Vous venez donc de l'autre monde?

MOLIÈRE.

Peut-être.

M. BAPTISTE.

Enfin, Monsieur, vous êtes de la Cour
De Thalie, & pouvez....

MOLIÈRE.

Ici, de cette Muse
Je suis le Substitut, & promets dans l'instant
(*Montrant le Manuscrit.*)
De mettre entre ses mains ce dépôt important.
Me le confierez-vous ?

M. BAPTISTE, *le lui donnant.*

Qui, moi! que je refuse
Un service pareil! ....

MOLIÈRE.

Oui, mais à votre tour,
Une grace.

M. BAPTISTE.

Ordonnez.

MOLIÈRE.

Si cela vous amuse,
Pourriez-vous point, Monsieur, me faire un Calembour.

M. BAPTISTE.

Vous voulez, je le vois, éprouver mon génie
Pour la pointe & les jeux de mots.

MOLIÈRE.

Quoi! ce n'est que cela? Ce genre de saillie
Est connu dès long-temps....

M. BAPTISTE.

Oh ! ceux-ci sont plus beaux.
Ils tiennent de l'énigme, ils sont faits pour surprendre,
Et les meilleurs sont ceux qu'on peut le moins comprendre.
Aussi, tel qui par-là s'est fait beaucoup valoir,
Les cherche le matin pour les dire le soir.
L'impromptu, dans ce genre, est le fruit de l'étude;
Du talent ....

MOLIÈRE.

Vous devez en avoir l'habitude.

M. BAPTISTE, *avec colère.*

Oh ! si c'est votre goût, parbleu, de tout côté
Vous en pouvez avoir jusqu'à satiété.
À la Ville, à la Cour, en vers, ainsi qu'en prose,
En causant, en soupant, on ne fait autre chose;
Il faut, pour ignorer ce qu'est un Calembour,
Être bien dur d'oreille, ou bien plus.... Eh! bon jour.
Serviteur.... (*à part.*) J'en dirais plus que je ne veux dire.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, *seul.*

Je ne le saurai pas.... Qui pourra m'en instruire ?
Ce manuscrit, peut-être.... Oui, si j'en crois l'Auteur....
Mais qui nous vient encor ? Autre solliciteur
Sans doute.... Celui-là paraît fort en colère.

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, M. MISOGRAMME.

Toute cette Scène doit être jouée d'un ton brusque.

M. MISOGRAMME.

Puis-je vous demander, Monsieur, sans vous déplaire,
Si Thalie en ces lieux voudra me recevoir ?
Il faut que je lui parle.

MOLIÈRE.

Oui, vous pourrez la voir.
En attendant, parlez : je suis à son service,
Que voulez-vous ?

M. MISOGRAMME.

Je viens lui demander justice.

MOLIÈRE.

Justice! contre qui, Monsieur?

M. MISOGRAMME.

Contre un travers
Qui depuis trop long-temps infecte l'univers,
Qui, dans Paris sur-tout, abondamment pullule,
Et met les têtes à l'envers,
Qu'il faut frapper enfin des traits du ridicule....
La rage de l'esprit, de la prose & des vers,
La rage d'imprimer, de juger & d'écrire.
Je n'y puis plus tenir, Monsieur, c'est un délire
Que par-tout je retrouve, & qui fait mon malheur.

MOLIÈRE.

Juvénal s'en plaignait; vous voyez bien, Monsieur,
Que depuis long-temps on en gronde:
C'est un de ces abus aussi vieux que le monde.

M. MISOGRAMME.

Oh! jamais il ne fut ce qu'il est aujourd'hui;
La folie est au comble, aussi-bien que l'ennui.

MOLIÈRE.

Et si l'on écrit mal, qui vous force de lire?

M. MISOGRAMME.

Cela vous est facile à dire.
S'agit-il seulement de lecture? Ma foi,
Je n'ai guères le temps de lire, quant à moi.

Ma caisse & mes bureaux m'occupent que de reste.
Mais savez-vous, Monsieur, que ce mal si funeste
A pris, pour mes péchés, racine en mon logis,
Comme il la prend par-tout?... Le Diable, en sa furie,
A ma femme inspira l'amour des Beaux-esprits.
Malgré moi, ma maison est une Académie :
Sans cesse on y récite, on y dispute, on crie.
L'esprit en a banni la paix & la gaîté,
Et l'aisance & la bonhommie,
Et la joie & la liberté,
Si nécessaires dans la vie,
Et si bonnes pour la santé.

MOLIÈRE.

L'esprit ne les vaut pas, j'en conviens.

M. MISOGRAMME.

Que j'expire
Si je ments d'un seul mot... les matins, occupé,
D'affaires, de calculs sans cesse enveloppé,
Je compte à mon dîner me délasser & rire,
Et j'en ai grand besoin : au lieu de bons amis,
Qui rendraient à l'envi mon repas agréable,
Je vois des inconnus environner ma table
Y siéger gravement : à peine est-on assis,
Aussi-tôt s'établit une dispute en règle,
On répète les mots de *génie* & de *goût*,
On ne s'entend sur rien, & l'on contredit tout.

C'eſt ceci, c'eſt cela : c'eſt un *ſot*, c'eſt un *aigle*...
Si la diſpute ceſſe, arrivent à propos
Les énigmes du jour & les *rébus* nouveaux.
C'eſt à qui le plus tôt en ſera l'interprète;
Chacun les yeux baiſſés rêve ſur ſon aſſiette.
Moi qui voudrais ailleurs tenir table long-temps,
Je preſſe mes morceaux, j'enrage entre mes dents,
Sûr de digérer mal un dîner qui m'ennuie :
Je crois, le café pris, faire au moins ma partie,
En voyant apporter une table de jeu.....
Point du tout : c'eſt une lecture.....
De n'en jamais entendre on ſaît que j'ai fait vœu.

MOLIÈRE.

Pourquoi ?

M. MISOGRAMME.

Quand j'ai dîné, Monſieur, c'eſt choſe ſûre,
Que ſi l'on me liſait l'ouvrage le meilleur,
Je ronflerais debout à côté de l'Auteur.

MOLIÈRE.

Ah ! c'eſt une raiſon.

M. MISOGRAMME.

Touché de ma détreſſe,
Un honnête-homme alors m'offre, par politeſſe,
Et pour diſſiper mon chagrin,
De faire mon trictrac dans un ſallon voiſin.
Autre calamité : *vous nous rompez la tête.*

Quel bruit, pendant qu'on lit! & que c'est malhonnête!
Que répondre?.. Je prends ma canne & mon chapeau;
Pour me distraire un peu, je m'en vais au Caveau.
Je m'accoste d'un homme, à ce qui paraît, sage.
Je veux l'entretenir, comme c'est mon usage,
D'objets intéressans pour tout bon citoyen,
De ce que l'on a fait de bien
Dans la finance, en politique;
Je veux lui dire un mot de Nantes, de Bordeaux,
De nos succès en Amérique,
Et du retour de nos vaisseaux.
Soudain dans le café fond, comme une tempête,
L'essaim bruyant des connaisseurs.
Un braillard qui marche à leur tête
Donne par un seul mot le signal des clameurs:
Que dites-vous, Messieurs, de la Pièce nouvelle?
Aussi-tôt grands débats, effroyable querelle.
Mon homme m'abandonne & joint nos disputeurs.
Tous parlent à la fois: dans le bruit de leur guerre,
On n'entendrait pas le tonnerre.
Je me sauve effrayé, je rentre en ma maison,
En maudissant ma destinée,
De n'avoir pu trouver, dans toute ma journée,
Quelqu'un à qui parler raison.

MOLIÈRE.

Je ne puis tout-à-fait blâmer votre colère.
L'abus qui vous irrite est impatientant,
Je l'avoue, & vous trouve à plaindre, presque autant

Que le Chrisalde de Molière.

M. MISOGRAMME.

Molière ! que me dites-vous ?
Eh ! que Dieu nous le rende ! il nous vengerait tous.
Les abus de son temps n'approchaient pas des nôtres.
Chrisalde tourmenté chez lui,
Pouvait aller au moins respirer chez les autres ;
Moi, je trouve en tous lieux le fleau que j'ai fui :
De tous les côtés il m'assiége.
Un camarade de Collège
Mon ami, mon confrère, & que je croyais loin
De penser à rimer, m'abordant sans témoin,
D'un air mystérieux, tire de ses tablettes
Le volume ignoré de ses œuvres secrettes.
Mon Commis, à sa table écrivant de travers,
Ne sait pas l'orthographe & sait faire de vers.
J'entre dans mon bureau pour affaire qui presse :
Pas une ame : où sont-ils ? Je fais courir après.
Un enragé d'Auteur, ce jour-là tout exprès,
Les a tous enlevés pour applaudir sa Pièce.
Car, Dieu merci, chez moi, de la cave au grenier,
Ils ont tous plus ou moins la fureur du métier.
De leur maudit jargon j'ai l'oreille étourdie.
Mon fils en Rhétorique a fait *sa Tragédie*.
C'est chez moi qu'on bâtit les réputations.
On y crie à *l'horreur* ou bien à la *merveille*.
Ma fille à quatorze ans juge déjà Corneille.
Ils ont toujours en main je ne sais quels chiffons,

Ou j'entends répéter d'un ton de suffisance :
Nous croyons, nous jugeons, nous pensons, nous blâmons....
Comme le Roi, dit *nous voulons.*
Têtebleu, dans toute la France,
Il n'est point assez de sifflets,
Assez de bonnets d'âne, assez de camouflets,
Pour tant de ridicule & tant d'impertinence.

MOLIÈRE.

Quel remède à cela ? *Chacun à ce métier,*
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Boileau l'a dit.

M. MISOGRAMME.

Monsieur, c'est un mal politique ;
C'est une épidémie, une peste publique,
Qu'il faudrait extirper de la société :
C'est la fainéantise & l'inutilité.
Tel qui creve de faim à barbouiller des livres,
Pourrait dans un Bureau gagner ses huit cent livres,
Et ferait cent fois mieux ; n'en conviendrez-vous pas ?

MOLIÈRE.

Oui ; mais la Poésie a de puissans appas.
L'imagination craint d'être refroidie,
L'arithmétique est seche & glace le génie.

M. MISOGRAMME.

Le génie ! oui voilà leur refrein importun ;

Ils

Ils ont tous du *génie* & pas le sens commun.
Je vous l'ai déjà dit, je lis peu : je n'ai guere
Le temps de prendre ce plaisir ;
Mais c'en est un pour moi quand je suis de loisir ;
Un que je goûte fort, du moins à ma manière,
J'aime les bons Auteurs, Monsieur, je les révère ;
Je sens qu'à leurs travaux l'État doit mettre un prix ;
Je me tiens fort heureux qu'ils m'amusent, m'instruisent,
Et lorsque j'ai lû leurs écrits,
Je crois avoir souvent pensé ce qu'ils me disent.
Mais pour un troupeau d'étourdis,
De rimeurs écoliers, de faiseurs de fornettes
Parasites à table & flatteurs aux toilettes,
Quoi de plus inutile ? Est-il en vérité
Espèce plus à charge à la société ?
Qui les met à la mode ? un tas de femmelettes,
Qui veulent s'établir protectrices d'Auteurs ;
Qui rassemblent dans leur manie
Les faux airs qu'ont produits nos ridicules [illegible] ;
Le *bel esprit* & la *chimie*,
Le *sentiment* & les *vapeurs*.
Faut-il pas que chacune ait son Poëte en titre,
Qu'elle fait de ses goûts & l'oracle & l'arbitre ?
Ma femme, l'autre jour, n'a-t-elle pas voulu
Me faire tout quitter, m'amener au Spectacle,
Me faire malgré moi crier *bravo*, miracle,
Pour son cher protégé, que je n'ai jamais lû,
Par bonheur : *ah ! Monsieur, venez, la pièce est belle* ;

Nous devons à l'Auteur cette marque de zèle.
Il a fait des vers pour Zizi :
(C'est sa perruche), *c'est joli*
Au possible ; il a peint Zizi d'après nature.
Et puis cet homme là, c'est une créature
Charmante, & d'un cœur excellent,
D'une douceur de mœurs !... d'ailleurs un vrai talent,
Et fait pour aller loin.... Il s'ensuivait qu'en somme
Le Chantre de Zizi devait être un grand homme.

MOLIÈRE.

Vous avez bien raison : il faut de ces tableaux
Pour la palette de Thalie,
Et je vois là de quoi fournir à ses pinceaux.

M. MISOGRAMME.

Monsieur, si quelque bonne & franche Comédie
Ne fait justice enfin de ces originaux,
Je prendrai mon parti : je m'enfuis dans ma terre.
Elle est dans un canton retiré, solitaire ;
Ce sont de bonnes gens qui peuplent le pays ;
Tant mieux : de mes vassaux je ferai mes amis.
Il ne m'en faut pas davantage.
Peu m'importe la mode, & j'aurai, s'il vous plaît,
A ma table, en dépit du bon ton, de l'usage,
Mon Bailli, mes Fermiers, le Chantre du Village,
Qui, je l'espère au moins, ne feront point d'ouvrage,
Et viendront faire mon piquet ;
Et je prétends qu'aucun valet

Ne soit reçu chez moi, s'il n'a pour s'y produire
Un bon certificat.....comme il ne sait pas lire.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, *seul.*

Avec un peu d'humeur il a dit vérité;
Et son bon sens paraît dans sa vivacité.
Cette foule d'Auteurs est vraiment une plaie
Dont le Pinde gémit & la raison s'effraie.

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, M. CLAQUE.

M. CLAQUE: *il entre en se parlant à lui-même.*

Palsambleu, celui-là pouvait-il se prévoir?
On dit bien vrai que dans la vie
On ne peut du matin au soir
Jamais compter sur rien; mais du moins à Thalie
J'en dirai mon avis: nous verrons si pourtant.....

MOLIÈRE.

Vous ne paraissez pas content;
Monsieur; puis-je savoir?...

M. CLAQUE.

Ah ! Monſieur, je vous prie
De m'excuſer : je ne vous voyois point....
Ma tête eſt troublée à tel point !....
Et qui diable tiendrait au revers qui m'aſſomme ?
Oui, Monſieur, vous voyez un homme
Ruiné, furieux : un coup inattendu
M'ôte mon exiſtence ; enfin j'ai tout perdu,
Mes appointemens & ma place,
J'oſe dire un état que je m'étais formé.....
Je ſuis, pour vous compter en un mot ma diſgrace,
Un Capitaine réformé

MOLIÈRE.

Réformé ! dans le temps où la France eſt en guerre ?

M. CLAQUE.

Oh ! la guerre & la paix, tous les temps m'étaient bons,
Mes campagnes, mes garniſons,
Mon ſervice..... étaient au parterre.
Je ne vous cache rien ; car au premier abord
J'ai vû qui vous étiez : je ne m'y méprends guère ;
Vous venez de Province, ou je me trompe fort,
Pour débuter : voilà l'habit de caractère.
Sans doute en ce moment vous allez répéter.

MOLIÈRE.

Mais en effet ici je joue un rôle.

M. CLAQUE.

Eh! mais j'en étais sûr....il n'était pas besoin
De me le confirmer : oh ! je flaire de loin.
Un Débutant.

MOLIÈRE, *à part.*

Ma foi, le personnage est drôle :
On peut s'en amuser

M. CLAQUE.

Vraiment j'ai pu juger
Qu'ici vous étiez étranger.
Est-il dans les foyers quelqu'un qui ne connaisse
Monsieur Claque ?

MOLIÈRE.

Monsieur Claque !

M. CLAQUE.

Eh ! oui, c'est mon nom.
A vos pareils je m'intéresse ;
Et si je puis vous être bon,
Disposez de moi. Je confesse
Que mes moyens sont bien déchus ;
Je ne suis pas ce que je fus.
(*Montrant la Salle.*)
Voilà de mon malheur la cause trop fatale.

MOLIÈRE.

Et qui donc l'a produit ?

TAYLOR INST. OXFORD

M. CLAQUE.

Oui !.... la nouvelle Salle ;
Le Parterre détruit..... Ah ! c'est détruire tout,
La gloire, les succès, le Spectacle, le goût.
Tout un Public assis ! beau projet ! fort utile !
Eh ! comment gouverner cette masse immobile,
Lui donner désormais la vie & l'action,
En diriger l'impulsion ?
Mais contre cet abus hautement je réclame :
Un Parterre sans chefs, c'est comme un corps sans âme.

MOLIÈRE.

Il avait donc des chefs ?

M. CLAQUE.

Comment ! mes compagnons
Et moi, Monsieur, depuis vingt ans nous y régnons.
C'était une très-bonne affaire,
Tous les intéressés, braves gens, comme moi.
N'est-ce pas un honnête emploi,
De prêter aux talens un appui nécessaire ?
Les nouveautés & les débuts
Payaient à mes travaux de bien justes tributs :
Toute peine vaut son salaire,
Fallait-il pas avoir mes Bureaux, mes Commis ?

MOLIÈRE.

Vous aviez-là, Monsieur, un petit ministère.

M. CLAQUE.

Tout Débutant chez moi d'abord était admis,
Conduit par mes agens ou par quelques amis,
Et du premier coup d'œil je jugeais son *physique*.

MOLIÈRE.

Son *physique* ! Comment ! Qu'entendez-vous par là ?

M. CLAQUE.

Parbleu ; la question est bonne ; mais cela
Se comprend de soi-même, & faut-il qu'on l'explique ?

MOLIÈRE.

Mais encor ?

M. CLAQUE.

Par ce mot on entend à la fois
Le maintien, la figure, & la taille & la voix,
Les dons extérieurs, les qualités prescrites.....

MOLIÈRE.

Mais, si vous m'aviez dit d'abord ce que vous me dites,
Je vous aurais compris sans peine.

M. CLAQUE.

Mais pourtant
C'est le mot consacré, c'est le terme technique ;
Et jamais on n'annonce Actrice ou Débutant,
Qu'on ne parle de leur *physique*.

MOLIÈRE.

Pardon.

M. CLAQUE.

Prétendez-vous que je m'exprime mal ?
Vous êtes, ce me semble, un peu Provincial.
Votre *physique* à vous, par exemple, est comique.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé, Monsieur, pour mon *physique*.

M. CLAQUE.

Oui, je vous ai toisé.... J'ai fait avec succès
Débuter ici vingt sujets
Qui ne vous valaient pas : plus le talent est mince,
Plus cela coûte aussi : rien n'est plus important
Que d'avoir à Paris un Début éclatant,
On en est beaucoup mieux payé dans la Province.
Dans ces cas-là, Monsieur, il faut s'exécuter :
On sait ce qu'il en doit coûter.
J'avais mes Lieutenans, mes premiers camarades
Qui distribuaient les Brigades ;
Chacun avait son poste & répondait d'un coin :
Moi, j'occupais le centre, & tous avaient le soin
D'avoir toujours vers moi le regard & l'oreille ;
Et dès que j'avais dit *bien*, *fort bien*, *à merveille*,
Ils faisaient un *chorus* !.... Et puis adroitement
Je savais ranimer un applaudissement....
Allez donc.... beau.... bravo.... C'était un tintamare,
Et des pieds & des mains, des cannes !... un succès
Fou.

MOLIÈRE.

C'est le mot.

M. CLAQUE.

Cela se répandait : d'après
Un début si brillant, c'était un sujet rare.
Vous sentez que d'avance on payait mes exploits.
Joignez-y les Pièces nouvelles
Que l'on faisait aller, grace à moi, telles quelles.
Je gagnais en *bravo* mes vingt écus par mois,
Et ce n'est pas trop cher, Monsieur, en conscience.

MOLIÈRE.

Oui, cela fait sur-tout une honnête existence.

M. CLAQUE.

Bon ! est-il rien ici de stable & de réel ?
Et qui n'aurait pas cru le Parterre éternel ?
Voilà tous mes talens devenus inutiles :
Avec des Spectateurs sur leurs siéges tranquilles ;
Soyez sûr désormais, pour les voir applaudir,
Qu'il faut absolument qu'on leur fasse plaisir.
Je vois que ma carrière est à-peu-près remplie,
Et je vais présenter ma Requête à Thalie,
Un Mémoire aux Comédiens.
Des services comme les miens
Ne sont pas, après tout, des titres qu'on rejette ;
Et je suis content, si j'obtiens
Une pension de retraite.

MOLIÈRE.

La demande est trop juste.

M. CLAQUE.

Oui : c'eſt un attentat
Que de priver ainſi les gens de leur état.
Nous verrons ... Quant à vous, tout ce que je puis faire,
C'eſt de vous répéter vos rôles de début.
Je connais mon Public, je ſais ce qui peut plaire,
Et je puis vous conduire au but.

MOLIÈRE.

Vous avez de cet art fait une grande étude ?

M. CLAQUE.

Oh! non, pas trop; mais l'habitude!
Moi, j'en ai tant formé! j'ai fait quelques ingrats;
Mais il y faut compter, & je n'en parle pas.
Quand vous voudrez, je ſuis fort à votre ſervice ...
Chez moi ... tous les matins ... de ma profeſſion,
Il ne me reſte plus que ce ſeul exercice ...
Mais que ſur ma Requête on me faſſe juſtice,
Ou dans mon indignation
Contre la Comédie ... enfin je ſais qu'en dire ...
Il me reſte un Théâtre, il me reſte un Empire,
Où ma voix, ma cabale a toujours triomphé.
Je puis les perdre encore...

MOLIÈRE.

Où donc?

M. CLAQUE.

Dans le Café.

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, *seul.*

VOILA de ces gens d'une espèce
Qu'on ne rencontre qu'à Paris.
Quel métier !... & pourtant il avait bien son prix,
Et c'est grand dommage qu'il cesse.
J'entends venir de ce côté
Un nouveau personnage... il a l'air éventé.
(Il chante, ture lure & flon, flon, flon, chacun a son ton, son allure, &c.)

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE, *chante.*

AIR : *Pour la Baronne.*

Le Vaudeville
A l'honneur de vous saluer ;
Il est très-fêté par la Ville :
Daignez, s'il vous plaît, agréer
Le Vaudeville.

MOLIÈRE.

Apparemment Monsieur ne parle qu'en chantant

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

Même Air.

Lorsque je chante,
Souvent le sens n'est pas trop bon;
La rime est quelquefois méchante;
Mais enfin j'ai toujours raison
Lorsque je chante.

MOLIÈRE, *à part.*

Il est naïf, au moins; je le trouve amusant.
(Haut.)
Thalie a dans ces lieux établi son domaine;
Auprès d'elle, Monsieur, qu'est-ce qui vous amène?

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Je suis le plus joyeux des Enfans de Thalie,
Près d'elle je conduis Momus & la Folie;
Et mes chants & leurs jeux, au Théâtre Français,
Ont souvent partagé l'honneur de ses succès.

MOLIÈRE.

On m'a dit qu'autrefois on vous vit à sa cour,
Accompagner Legrand, Fuzelier & Dancourt.
Mais si je sais bien votre histoire,
Votre séjour natal, votre empire est la Foire,
Et c'est-là que vous êtes né,
Que Panard & Vadé, Piron, Favart, le Sage,
De leur esprit vous ont orné.
Prétendriez-vous davantage?

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR : *Mon petit cœur.*

Ignorez-vous jusqu'où va ma puissance,
Ce qu'elle obtient & d'éclat & de prix ?
J'ai relevé mon obscure naissance,
Et suis enfin l'Idole de Paris.

J'ai triomphé, même de l'Ariette,
Dont les attraits ont régné si long-temps ;
Elle me cède, & sa prompte défaite
Rend mes succès encor plus éclatans.

MOLIÈRE.

Vraiment, je vous en félicite,
Il faut que vous ayez acquis bien du mérite.

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR : *Vl'a ce que c'est qu'd'aller au bois.*

D'un Théâtre plein d'agrément
Je suis la gloire & l'ornement.
J'y répète journellement
Trois heures entières,
Mes Chansons légères ;
Et l'on s'écrie à tout moment :
C'est charmant, oh ! c'est charmant.

AIR : *Est-ce un bonheur d'avoir un tirelire, lire, &c.*

Je crois que mes atours
Siéraient bien à Thalie,
Je veux par mon secours
La voir mieux accueillie,

MOLIÈRE.

Je ne m'en doutais pas ; & le nom de Madame ;
Pourrait-on le savoir ?

LA MUSE DU DRAME.

C'est.... la Muse du Drame.

MOLIÈRE.

J'en connoissais deux jusqu'ici,
Ainsi que chacun sait, Thalie & Melpomène.

LA MUSE DU DRAME.

Sur moi toutes les deux ont usurpé la Scène.
La véritable Muse, en un mot, la voici.

MOLIÈRE, *à part.*

Je n'ai donc pas encor connu ma Souveraine.
(*Haut.*)
Peut-on vous demander ce que c'est que ces mots
Tracés sur des papiers, découpés en lambeaux ?

LA MUSE DU DRAME.

Ils sont puissans, sacrés !.... avec une douzaine
De ces mots-là, Monsieur, qui sont un vrai trésor ;
J'ai fait mille chef-d'œuvre, & j'en puis faire encor.
(Tournant autour d'elle, & lisant sur les papiers.)

MOLIÈRE.

Ah ! Ciel !.. oh, Dieu !.. grand Dieu !.. vertu !.. crime !.. nature !..

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

J'aime la Nature, moi,
J'aime la Nature. *Il sort.*

LA MUSE DU DRAME.

Joignez-y force points, force exclamations,
De longs cris douloureux, & des convulſions,
Il ne m'en faut pas plus; la réuſſite eſt ſûre :
Jugez ſi j'ai formé des diſciples nombreux.
Votre emphatique Tragédie,
Depuis deux ſiècles applaudie,
Dictait dans ſon École un code rigoureux.
Il lui faut des mœurs héroïques,
Des intérêts d'État, des crimes politiques,
Des révolutions qui changent l'univers,
De grands hommes & de beaux vers.
Moi, j'ai mis de côté ces reſſources frivoles...
Je puis même au beſoin me paſſer de paroles.

MOLIÈRE.

Souvent vous feriez-bien, ſi j'en crois ce qu'on dit.

LA MUSE DU DRAME.

La Pantomime me ſuffit :
La Pantomime ſeule établit mon empire.
J'ai le plus grand mépris pour le talent d'écrire.
J'exerce un tout autre pouvoir.
Un geſte qui fait peur, un accent qui déchire,

La figure du désespoir... (*Elle fait une grimace horrible.*)

Oui, voilà tout mon art & ma seule magie.

MOLIÈRE.

Si bien que l'Auteur peut se passer de génie,
Les Acteurs de talent, les Spectateurs de goût...
C'est un genre commode, il dispense de tout.

LA MUSE DU DRAME.

Oui, le *goût !* le *talent !* bagatelle, folie,
Mots dénués de sens... la pitié, la terreur:
Voilà les grands ressorts !

MOLIÈRE.

Le dégoût & l'horreur,
Voilà les grands abus !

LA MUSE DU DRAME.

L'horreur, c'est ma partie
A moi; je ne me borne pas
A ces vulgaires attentats,
Dont cent fois le Théâtre a revu la peinture,
Meurtre, empoisonnement, parricide, parjure,
Inceste, trahison... Non, des crimes nouveaux,
Qui pourtant sont dans la nature,
Pour la première fois créés sous mes pinceaux,
Des spectacles affreux, d'incroyables tableaux:

Voilà mes coups de maître... Ici, je me figure,
Dans un ſujet tout neuf que je traite aujourd'hui,
Un amant accablé des peines qu'il endure,
Qui creuſera ſa ſépulture,
On verra le tombeau ſe refermer ſur lui.

MOLIÈRE.

J'ai vu ſur la tragique Scène
Les perſonnages expirer.
Madame, vous allez plus loin que Melpomène,
Vous les y faites enterrer.

LA MUSE DU DRAME, (*meſurant le Théâtre.*)

Je deſſine de l'œil un vaſte cimetière.

MOLIÈRE.

Local digne de vous!

LA MUSE DU DRAME, *ſe paſſionnant.*

La plaintive misère,
Des enfans affamés qui demandent du pain,
Mourans dans les bras de leur mère,
Des vieillards expirans au bord d'un grand chemin,
Des gibets, des cachots....

MOLIÈRE.

Ah! je perds patience,
Il faut que j'éclate à la fin.

Vous prenez pour un Art cette ſombre démence !
Eh ! quoi donc ! au Théâtre on n'ira s'aſſembler,
Que pour y voir accumuler,
Dans les plus dégoûtantes Scènes,
L'amas humiliant des misères humaines ?
Ce ſont-là les tableaux qu'on veut nous étaler ?
Non, par ces peintures affreuſes,
Trop près de la réalité,
Par ces images douloureuſes
Qui déſolent l'humanité,
Vous corrompez ſans fruit la douceur noble & pure
D'un plaiſir qui fut inventé
Pour conſoler des maux que nous fait la nature.
Ce n'eſt pas celle-là qu'au Théâtre il faut voir :
On doit à de tels maux une pitié réelle ;
Mais elle eſt amère & cruelle ;
Il faut que l'Art exerce un moins triſte pouvoir,
Qu'il émeuve mon cœur, & non qu'il le ſoulève :
Le Théâtre n'eſt pas l'Hôpital ou la Grève.
Si j'y viens pour verſer des pleurs,
Ce n'eſt pas pour me faire un tourment de mes larmes,
Non, c'eſt pour les aimer, pour y trouver des charmes,
Et de l'illuſion reſſentir les douceurs.
A tous les mouvemens dont mon âme eſt ſaiſie,
Se mêle un charme heureux, né de la Poéſie.
En me faiſant frémir, en me faiſant pleurer,
Elle me donne encore le plaiſir d'admirer,
Et ce doux ſentiment que ſon Art me procure,

Eſt un nectar divin verſé ſur ma bleſſure.
Et vous comparerez à ſes puiſſans attraits,
Qui fondent du Théâtre & la gloire & l'empire,
Vos informes tableaux & vos hideux portraits,
Pareils aux rêves noirs d'un malade en délire ?
Elle annoblit la Scène, & vous l'aviliſſez ;
Elle attendrit les cœurs, & vous les flétriſſez.

LA MUSE DU DRAME.

Sans daigner perdre ici mon temps à vous répondre,
C'eſt par mes ſeuls ſuccès que je veux vous confondre ;
Je me flatte bientôt de l'emporter ſur tous,
Et nous verrons qui doit régner en ces lieux....

SCÈNE XII[e] & dernière.

Le fond du Théâtre s'ouvre. On voit les Statues des grands Auteurs Dramatiques. Apollon est entre Melpomène & Thalie. Chacune d'elle conduit les Acteurs de son genre. Les autres Muses ont aussi leur suite, qui porte des guirlandes de fleurs & des couronnes de laurier. Molière se range à côté de Thalie, & les autres Personnages de la Pièce sont autour d'elle. Au moment où le rideau de l'intérieur se lève, Apollon, Melpomène & Thalie disent ensemble :

Nous.

APOLLON.

Respectez Apollon, les Muses & Molière,
Et ces Bustes sacrés que la France révère,
Où revivent les traits des immortels Auteurs,
De la Scène Française, appuis & fondateurs,
Organes & soutiens de mes Loix souveraines.

(*Montrant Melpomène & Thalie.*)

Du Théâtre à jamais ces deux Muses sont Reines :

(*au Vaudeville & à la Muse du Drame.*)

Non que je veuille, en leur faveur,
Vous traiter l'un & l'autre avec trop de rigueur.
Je connais le danger d'être si difficile.
Le *Drame sérieux*, le léger *Vaudeville*,

Dont je blâme l'abus, sans leur ôter leur prix,
Tous les deux quelquefois admis,
Peuvent entrer dans mon domaine,
Et suivre, mais de loin, Thalie & Melpomène.
Ils seront mes Sujets & non mes Favoris.
J'ai souffert le burlesque, & Despréaux en gronde.
Scarron le mit en vogue, & je l'ai vu déchoir.
Pour satisfaire tout le monde
Je permettrai le genre noir.
La nouveauté, voilà sur-tout ce qu'on souhaite.
Le Théâtre eut toujours besoin de son appui.
Le génie embellit tous les genres qu'il traite,
Et les élève jusqu'à lui.
Oui, que tous les talens accroissent mon empire:
Que leur rivalité, leur émulation,
Travaille à l'affermir, & non à le détruire.
Que ce jour, dont la pompe en ces lieux les attire,
Consacre leur réunion.

Aux Muses.

Aux images de ces grands hommes,
Prodiguez de nouveaux honneurs,
Muses, & c'est ainsi que le siècle où nous sommes
Peut leur donner des Successeurs.
De vos jeux, de vos dons unissez les douceurs:
Il faut de tout dans une fête;
Et celle qu'ici l'on apprête
Sera la fête des neuf Sœurs.

MOLIÈRE.

Leur zèle à vous servir trouvera tout facile,
Et pour rendre à la fois tous les goûts satisfaits,
Sur-tout pour contenter Monsieur du Vaudeville,
Nous chanterons quelques couplets.

On danse, & les Muses vont placer des guirlandes autour des Statues, & les couronner de lauriers.

MOLIÈRE, *il chante.*

AIR: *Chansons, Chansons.*

Mes Amis, un Couplet de Fête
Peut, sans voix, sans art qui l'apprête,
Être chanté;
On ne s'y rend pas difficile,
Tout ce qu'il faut au Vaudeville,
C'est la gaîté.

THALIE, *elle chante.*

Ce refrein est fait pour me plaire,
Mon art, mon goût, mon caractère,
En est flatté.
Je ne permets pas qu'on l'oublie;
L'heureux attribut de Thalie,
C'est la gaîté.

APOLLON, *il chante.*

Molière a dit dans ses Ouvrages,
A tous les rangs, à tous les âges,
La vérité:

Ce qui rend la leçon si bonne,
C'est le sel dont il l'assaisonne,
C'est la gaîté.

M. MISOGRAMME, *il chante.*

Des Beaux-Esprits ma Femme est folle,
Elle a sans doute à leur école,
Bien profité,
Pour moi, mon humeur un peu ronde;
Donnerait tout l'esprit du monde
Pour la gaîté.

THALIE, *à Melpomène.*

Ma sœur, vous croyez donc nous entendre & vous taire?

APOLLON, *à Thalie.*

La majesté tragique....

THALIE, *à Melpomène.*

Oh! chantez, s'il vous plaît;
Jamais la dignité même la plus austère
N'a dérogé pour un couplet.

MELPOMÈNE, *elle chante.*

Parler aux cœurs est ma science,
Émouvoir, voilà ma puissance
Et ma beauté.
Mais quand ma sœur sèche vos larmes,
Vous n'en sentez que mieux les charmes
De sa gaîté.

THALIE.

Il faut bien plus, il faut faire chanter. .... Madame.

(*à Apollon.*) (*En montrant la Muse du Drame.*)

Allez-vous dire aussi la majesté du Drame ?

LA MUSE DU DRAME, *chante d'un ton lamentable.*

AIR : *Mon Cœur charmé de sa chaîne, &c.*

Aux sombres beautés du Drame,
Quel cœur ne se rendrait pas ?
De sa ténébreuse flamme
Admirez les noirs éclats.
Hélas !
Hélas !
Rien n'est si beau que le Drame,
Ah ! que le Drame a d'appas !

MOLIÈRE.

Allons, ne troublons plus sa tristesse profonde ;
Laissons à chacun son humeur.
(*au Vaudeville.*)
A votre tour, Monsieur, il faut finir la ronde ;
Vous avez par-tout cet honneur.

LE VAUDEVILLE *chante.*

Un Auteur tremble & perd courage,
Lorsque devant vous son Ouvrage
Est présenté ;
Mais si la Pièce est applaudie,
Ce bruit vient lui rendre la vie
Et la gaîté.

La Pièce finit par une marche générale.

Lu & approuvé, SUARD.

Vû l'Approbation ; permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 21 Mars 1782. LE NOIR.

TAYLOR INST. OXFORD
6309 5854

2